

LE SEPTIEME SCEAU

Les portes du train se ferment enfin et nous pouvons partir ; nous sommes confortablement assis et le calme déjà est apaisant : sans doute est-il trop tôt pour les voyageurs. Le contrôleur se présente à nous et nous salue très poliment.

« Vos billets s'il vous plait, nous adresse-t-il avec un sourire plat...

- Les voici, monsieur le contrôleur, tous frais et sans le moindre pli...

- Vous vous rendez à Bruxelles ?

- Effectivement nous avons décidé, mon épouse et moi, de passer ce week-end à Bruxelles...

- à Bruxelles ! Mais que peut-on faire à Bruxelles ? Quelle idée étrange de se rendre à Bruxelles et d'y passer tout un week-end...

- il y a bien des choses à faire dans une aussi grande ville, n'est-ce pas ma chérie ?

- bien sûr ! On peut visiter des musées, aller au cinéma ou au théâtre, s'accorder quelque plaisir dans l'un de ces restaurants qui bordent la Grand-Place, rencontrer des gens, se promener tout simplement...

- vous voyez ! Comme mon épouse vient de vous le dire, on peut faire mille choses à Bruxelles, des choses que l'on ne fait pas d'habitude tant la campagne est reculée.

- Justement ! C'est parce qu'elle est reculée que la campagne est propice à la paix et au bonheur ; à Bruxelles, même le week-end, tout n'est que vacarme et empressement...

- et bien cela nous changera de nos habitudes : après tout il faut savoir prendre des risques...

- moi ce que j'en dis, c'est seulement pour vous mettre en garde...

- nous mettre en garde ?

- les provinciaux n'ont pas l'habitude des grandes villes et des dangers qui se cachent dans les recoins des ruelles ; soyez prudents et passez, si cela est du moins possible, un bon week-end : voici vos billets... »

Aussitôt le contrôleur s'en alla pour poursuivre son travail, appréciant sans nul doute que le wagon était quasiment vide. Avec mon épouse nous nous sommes regardés, surpris par les propos du contrôleur...

« - C'est étrange, tu ne trouves pas, me dit Martine ;

- c'est étrange en effet mais après tout c'est notre affaire, que lui importe où nous allons !

- tu as sans doute raison mais malgré tout cela m'interpelle...

- aurais-tu peur ? Si tu veux nous pouvons descendre à la prochaine gare et rentrer à la maison par le premier train...

- non ! On fait comme on a dit, c'est stupide de se laisser impressionner par de tels propos. Et puis qu'est-ce qu'il en sait ? De Bruxelles il ne sait que la gare et les trains : comme nous c'est quelqu'un de la campagne. Il a peur de la ville, c'est évident, mais cette peur qu'il la garde pour lui plutôt que de semer l'inquiétude chez les voyageurs.

- Nous n'avons rien à craindre, j'en suis persuadé : Bruxelles, ce n'est tout de même pas la jungle. »

Une bonne heure plus tard nous débarquons à Bruxelles ; durant le voyage nous avons peu parlé, non pas à cause des propos du contrôleur mais nous lisions chacun un livre duquel ni Martine ni moi-même ne parvenions à nous soustraire. Nous descendons rapidement, quittons la gare et nous rendons aussitôt à l'hôtel tout proche où une chambre nous attend. L'hôtel est très accueillant et la chambre spacieuse mais, d'un commun accord, à peine installés nous quittons les lieux pour nous lancer enfin dans notre aventure citadine. Nous avons tout planifié : nous prendrons le repas de midi dans un restaurant typique des ruelles qui s'écoulent depuis la Grand-Place, ensuite nous nous rendrons au musée Magritte. Nous

profiterons de cette belle journée pleine de soleil en prenant un verre à la terrasse d'un bistrot et il sera temps alors de nous rendre à ce cinéma de quartier où « Le septième sceau de Bergman est à l'affiche. Après la projection nous ferons arrêt dans une taverne pour y prendre le repas du soir avant de rentrer à l'hôtel.

Tout se passe comme nous l'avions prévu : un savoureux repas dans un restaurant typique au cœur du vieux Bruxelles, ensuite la visite passionnante du musée dédié à René Magritte, un peintre de chez nous que nous apprécions beaucoup Martine et moi. A la terrasse d'un bistrot nous avons bu du soleil comme s'il en pleuvait et aussi quelques verres d'un très bon vin d'Alsace que nous apprécions tant. La projection du film n'avait pas attiré grand monde, une dizaine de personnes tout au plus dispersées dans la salle : le silence était un témoignage à l'attention captive des spectateurs. Le film terminé, nous sommes sortis sans mal de l'amphithéâtre et avons décidé de rentrer à l'hôtel à pieds, convaincus que cette balade nocturne nous ferait le plus grand bien après avoir goûté à l'atmosphère pesante et inquiétante du film : nous marchions en silence, main dans la main. Je pense qu'aucun d'entre nous ne souhaitait reparler du film : il fallait au préalable prendre le recul nécessaire tant ce film était troublant, interpellant et sombre. Nous étions naïvement persuadés de retrouver aisément le chemin qui conduit à l'hôtel et qu'en cours de route, dans un endroit lumineux et animé nous aurions l'occasion d'entrer dans une charmante taverne pour y prendre le repas du soir. Nous le pensions vraiment, crédulité des provinciaux qui ne savent que deux ou trois rues et ignorent tout des labyrinthes que sont les grandes villes cosmopolites.

Retour à la réalité ! Nous cheminons tant bien que mal à travers la pénombre d'une ruelle étroite et n'y croisons que de rares silhouettes, des ombres plus précisément qui avancent d'un pas décidé ; pas de réverbères et aux fenêtres des immeubles pas la moindre lumière : le quartier semble endormi. Martine, en la pressant, s'agrippe à ma main, le lieu, s'il n'est pas hostile, est néanmoins peu rassurant, d'autant qu'on y voit à peine ; de temps à autres des ombres sans visage nous frôlent comme des courants

d'air : serait-ce un Ange qui passe car il n'y a pas de vent, rien ne bouge si ce n'est ces ombres qui nous frôlent à peine, s'en vont sans excuses et disparaissent dans la nuit. Martine me sert la main toujours plus fort :

« - cet endroit est sinistre ! Le silence y est pesant et puis il y a ces ombres qui nous frôlent comme de légers vents...

- et cette pénombre aussi qui ralentit notre marche ; as-tu remarqué que par cette belle soirée d'été il n'y a aucune étoile dans le ciel, même la lune s'est absentée... Où est-elle donc passée ? On la voyait pourtant très bien en sortant du cinéma, et les étoiles aussi mais ici rien de tout cela comme si le ciel au-dessus de nos têtes avait soudain disparu, absorbé dans la nuit sombre.

- mets ton bras autour de mon épaule car j'ai peur, de plus en plus peur et cette ruelle n'en finit pas. Combien de temps devons-nous encore marcher dans cet endroit sans âme ? Le contrôleur du train avait sans doute raison : bien des dangers se cachent dans les recoins des ruelles citadines : tu ne penses pas ?

- on s'est égaré, voilà tout ! Mais rassure-toi, on finira bien par sortir de ce trou noir, ce chemin doit mener quelque part : tu en connais, toi, des chemins qui ne mènent nulle part ?

- il y en a, c'est un philosophe qui l'a écrit : des chemins forestiers dans lesquels s'égarèrent les promeneurs du dimanche, ce que nous sommes finalement. On n'aurait jamais dû venir, on aurait dû écouter le contrôleur et descendre à la première gare.

- regarde, on aperçoit là-bas de la lumière, c'est une taverne je pense, on entend d'ici la musique ; on va s'y arrêter, se restaurer et surtout demander notre chemin vers l'hôtel. Tu vois, nous sommes tirés d'affaire...

- tu le crois vraiment ?

- mais bien sûr ! Il doit y avoir là-bas des gens honnêtes et serviables qui sauront nous guider. »

Quelques pas encore et nous voici devant la porte vitrée de la taverne ; nous entrons rapidement, à l'intérieur l'atmosphère est

étrange, nous saluons les personnes présentes mais personne ne semble vouloir nous répondre. Dans un coin de la salle une table libre attire notre attention et, sans hésiter, nous allons y prendre place. A peine sommes-nous assis que le tenancier des lieux se présente à nous.

« - soyez les bienvenus ! Vous n'êtes pas de la ville, n'ai-je pas raison ?

-effectivement, dis-je, nous venons de la campagne et sommes ici pour le week-end seulement : mais, dites-moi, comment savez-vous que nous ne sommes pas des citoyens ?

- il n'y a que des provinciaux ici, des gens qui ne savent pas la ville et ses recoins ; je n'ai jamais vu de bruxellois venir jusqu'ici, ils connaissent trop bien l'endroit.

-et bien soit ! Est-il possible que nous mangions quelque chose ?

- bien sûr ! Mais ici on ne sert que le plat du jour, le plat de tous les jours, devrais-je...

- et bien alors ce sera deux plats du jour ; de toute manière nous n'avons pas l'intention de nous attarder ; cette musique que je percevais déjà tout à l'heure, c'est « Hôtel California » des Eagles n'est-ce pas ?

- c'est bien cette chanson en effet ! J'espère que vous l'appréciez ; avec les plats du jour vous désirez boire quelque chose ?

- et pourquoi une bonne bouteille de vin d'Alsace...

- on ne sert pas de vin ici, cher Monsieur, seulement du champagne ?

-du champagne ? Et pourquoi ne servez-vous pas de vin ?

- nous ne servons plus de vin depuis 1969 mais j'ignore pourquoi ; vous pouvez prendre autre chose que du champagne...

- alors servez-nous deux bonnes bières... Mais, dites-moi, qui sont ces gens ?

- des provinciaux, je vous l'ai dit...

- et ils demeurent dans le quartier ?

- certains demeurent ici à l'auberge et d'autres habitent dans les immeubles voisins...

- dans la ruelle qui mène jusqu'ici nous n'avons pas vu de lampe allumée : c'est normal ?

- ici rien n'est normal ! Sans que ceux qui ne se trouvent pas ici dorment déjà : il n'y a pas grand-chose à faire dans le quartier si ce n'est venir tuer son temps ici à l'auberge. Les gens y boivent des bières, d'autres du champagne mais ce qui importe, c'est qu'ils s'amusent, qu'ils profitent et surtout qu'ils oublient...

- qu'ils oublient ?

- qu'ils oublient qu'un jour ils sont venus jusqu'ici : pourquoi viennent-ils, je n'en sais rien, on dirait que c'est la nuit qui les attire...

- Mais vous qui leur servez à boire, vous êtes d'ici ?

- je l'étais jusqu'en 1969 et puis j'ai dû m'y faire, m'habituer à eux, devenir comme eux si vous préférez...

- mais que s'est-il donc passé en 1969 ? Plus de vin, les citadins qui semblent ignorer ce quartier, tous ces provinciaux qui, comme nous, viennent s'y égarer et puis vous aussi qui devenez comme eux ...

- je ne sais pas ce qui s'est passé alors, je vous l'ai dit ; mais bientôt le veilleur viendra prendre son verre comme tous les soirs et vous pourrez lui demander. Si quelqu'un sait, ce ne peut être que lui...

- et comment s'appelle-t-il ?

- ici on l'appelle « Impossible »...

- « Impossible » mais ce n'est pas un nom, personne ne se prénomme comme cela...

- la première fois qu'il est entré, un habitué s'est retourné vers lui et s'est exclamé « C'est Impossible ! » ; depuis lors on l'appelle ainsi.

Si ce n'était pas son nom, pourquoi l'autre aurait-il dit « c'est Impossible ! »

- après tout cela se tient...

- je reviens avec les bières, pour les plats du jour il faudra attendre une dizaine de minutes...

- c'est très bien comme cela. »

Avec Martine nous échangeons des regards pleins de surprise ; où sommes-nous donc tombés ? Qui sont ces gens qui sont venus un jour et depuis lors ne sont jamais partis ? Qui est ce veilleur qu'on prénomme « Impossible » ? Que s'est-il passé en 1969 ? Pourquoi le ciel a-t-il disparu ? Pourquoi les gens d'ici n'ont-ils rien à faire ? Pourquoi les habitants du quartier se fauillent-ils comme des ombres que l'on perçoit à peine ? Déjà revoici le tenancier avec nos bières, deux bières sans faux-col comme si toute pression avait disparu de l'endroit. J'interpelle le tenancier :

« - dites-moi, pourquoi y-a-t-il partout des Colitas ?

- parce ce sont des plantes qui ne fleurissent que la nuit...

- leur odeur piquante ne vous dérange pas ?

- pas plus que l'odeur de mes clients habituels...

- et que sentent-ils vos clients habituels ?

- ils sentent l'oubli, l'abandon, le présent sans histoire, la mort si vous préférez : tous ces gens n'ont pas de passé...

- et pourtant ils venaient bien de quelque part quand ils se sont retrouvés ici, un quelque part qui fait partie de leur histoire ; là d'où ils viennent, c'est leur passé...

- mais ils l'ont oublié ! Que voulez-vous, les plaisirs de la vie, cela finit par vous brûler le cerveau ; tous ces gens ne savent qu'une seule chose : l'insouciance.

- il faut pourtant bien qu'ils meurent...

- je le suppose mais je n'en sais rien. J'imagine que ceux qui ont cessé de venir ne sont plus du quartier : ils sont peut-être morts, c'est au veilleur qu'il faut poser vos questions, moi je ne sais rien, je ne sors jamais d'ici. »

Sur cette parole le patron se retire derrière son bar pour y servir de nouvelles commandes. Apparaît alors une femme luxueusement vêtue qui vient déposer sur la table nos deux plats du jour :

« - Je vous souhaite un bon appétit... »

J'en profite pour la questionner à son tour :

« -vous êtes l'épouse du patron peut-être ?

- à vrai dire je n'en sais rien ! J'ai ici beaucoup d'amis, vous savez ; vous les entendrez en montant vous coucher : chaque soir ils font la fête dans une chambre mais rassurez-vous, vous n'entendrez rien, ils sont très discrets...

- mais qui vous dit que nous allons passer la nuit ici ? Nous avons réservé une chambre dans un hôtel qui se trouve à quelques pas d'ici mais, tandis que nous rentrions, nous nous sommes égarés...

- ils disent tous la même chose mais je vois bien qu'aucun ne s'en va ; certains sont ici depuis plus de dix ans déjà, c'est donc qu'ils s'y plaisent. Ici il n'y a pas de chichis, chacun fait comme il veut, l'important c'est d'oublier...

- et pourquoi donc faut-il oublier ?

- parce qu'ici c'est le paradis, même si les gens vous semblent ternes ; on s'occupe de tout, que voulez-vous de mieux qu'un endroit sans soucis ?

- et pourtant il faudra bien que l'on parte, que l'on rentre à l'hôtel pour s'y reposer car demain matin nous avons un train à prendre...

- vous devriez plutôt manger tant que c'est chaud ; de toute façon je ne peux pas répondre à vos questions...

- vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas ?

- croyez bien, cher Monsieur, que je le voudrais mais j'ai tout oublié en venant ici ; il faudra demander au veilleur quand il viendra tout à l'heure... »

Il n'y a rien à tirer de cette femme aux goûts de luxe, comme du tenancier d'ailleurs ; sont-ils mari et femme, elle n'en sait rien et sans doute que lui non plus. On dirait que quelque chose leur a vidé la tête : sont-ce les plaisirs, le champagne, l'insouciance, 1969 peut-être. On verra si le veilleur est plus loquace. Martine, qui n'a pas touché à son plat encore, m'interpelle :

« - je trouve que cet endroit est glauque, sournois, inquiétant, comme les propos du tenancier et de cette femme qui ne sait plus qui elle est ; j'ai l'impression que par mégarde nous sommes entrés dans un asile pour les fous, que tous ces gens sont à ce point étranges qu'il doit leur manquer un grain. Ils portent tous la même tenue et as-tu remarqué comme ils se ressemblent, on dirait que chacun d'eux est la copie de tous les autres.

- c'est normal, ma chérie ! A force de demeurer ici ils ont perdu leur âme et leur histoire aussi, ils sont tous pareils, interchangeable : l'oubli n'efface pas que la mémoire, il efface aussi les visages. Ils ne savent plus qui ils sont...

- parce qu'ils ne sont plus personne ! L'endroit les a dépossédés d'eux-mêmes, jusqu'à leur consistance. C'est pour cela que dehors ils sont comme des ombres et que quand ils nous frôlent ils ressemblent à un léger vent qui passe : ils sont tellement personne qu'on pourrait passer à travers eux sans qu'ils s'en aperçoivent.

- qu'est-ce que tu préconises ?

- nous allons attendre l'arrivée du veilleur, en espérant qu'il sera plus bavard ; en attendant on reste sur nos gardes car cet endroit nous tend un piège. As-tu remarqué que la chanson des Eagles tourne en boucles comme l'endroit avait l'intention de nous envouter, de nous enivrer des plaisirs les plus vils pour que nous oublions qui nous sommes et d'où nous venons. C'est leur insouciance et leur dévotion aux plaisirs les plus terre-à-terre qui les ont vidés de leur substance : ils ne sont plus rien, seulement des

gestes qu'ils répètent machinalement à longueur de journées. A force de se frotter les uns aux autres, les corps finissent pas disparaître et il n'en reste que la peau ; ils n'ont plus d'expression, leurs regards sont vides : c'est pour cette raison qu'ils se ressemblent au point de se confondre.

- tu as raison, ma chérie, soyons sur nos gardes et surtout restons bien ensemble : l'endroit ne m'inspire rien qui vaille. Pourvu que le veilleur nous en dise un peu plus sur cet endroit et sur le moyen d'en sortir. Comme le croisé, j'ai l'impression de jouer aux échecs contre un inconnu : lui au moins il s'avait avoir affaire à la mort. Tu n'as pas goûté à ton plat et pourtant tu devrais manger : qui sait les forces dont nous aurons besoin...

- je ne parviens pas à avaler quoi que ce soit, ma gorge est nouée comme celle d'une pintade que l'on étrangle ; la peur me fige, j'ai froid et en même temps j'ai chaud, regarde la sueur qui perle sur mon front. J'aurais une méchante grippe que cela ne serait pas pire : j'ai l'impression que nous sommes coincés, faits comme des rats, que cette ambiance si pesante, suffocante même, va finir pas nous engloutir, nous jeter dans un abîme sans fond d'où plus jamais nous ne pourrions remonter.

- nous devons prendre sur nous et nous montrer patients ; si le veilleur ne peut rien pour nous, alors on avisera une fuite hors de cet étai qui nous étouffe. Nous devons être forts, nous accrocher l'un à l'autre, ne rien lâcher, surtout pas prise...

- tu crois vraiment qu'on va s'en sortir ? J'ai l'impression que ce maudit tenancier est déjà occupé à aiguiser la lame avec laquelle il compte bien nous trancher la gorge...

- tu l'as dit toi-même, ces gens n'ont pas de consistance, ce sont des ombres ; à part nous frôler, que veux qu'elles nous fassent ? Ces gens sont à peine réels, ils sont bien plus proches des illusions. Est-ce qu'une ombre pourrait nous empêcher de sortir, de revenir sur nos pas et laisser derrière nous ce quartier maudit ?

- je n'en sais rien mais j'ai peu, terriblement peur, une peur que jusqu'ici je n'ai jamais connue...

- alors il faut se ressaisir, ne pas entrer dans leur jeu car c'est d'un jeu qu'il s'agit, tu comprends ?

- un jeu qui ressemble à un piège : la porte s'est refermée comme une trappe à souris et nous, nous sommes dedans, un spectacle pour tous ces gens qui nous dévorent du regard. J'ai l'impression qu'ils ont déjà commencé à nous manger...

- au contraire ! Ils perçoivent nos peurs et nos angoisses, ce sont elles qui nous maintiennent hors de leur portée ; dès l'instant où nous cesserons de les craindre, ils auront gagné la partie car nous serons des leurs. C'est cela qu'ils attendent, que l'on devienne comme eux mais nous n'avons rien à faire ici : ce monde n'est pas le nôtre.

- quelqu'un vient d'entrer, peut-être s'agit-il de ce veilleur dont le tenancier et la femme nous ont parlé...

- non ! S'il était le veilleur il emporterait avec lui une lanterne, il doit s'agir de quelqu'un d'autre ; attendons de voir ce qui se passe... »

Celui qui vient d'entrer s'adresse au tenancier qui lui indique notre table ; l'inconnu traverse la salle lentement et salue les clients sur son passage. Il arrive enfin jusqu'à notre table et, sans prendre la peine de s'asseoir, il s'adresse à moi :

« - alors on s'est perdu ? On a choisi le mauvais chemin, celui des délices et de l'oubli de tout ce qui nous submerge ? Que comptez-vous faire à présent ? Je vois que madame n'a pas touché à son repas : la gorge est nouée, ma petite dame, et les aliments refusent de passer ? »

Martine est figée sur sa chaise, incapable de répondre et des larmes se détachent de ses yeux ; c'en est trop, cet insolent va ravalé ses propos...

« - Monsieur, je ne vous connais pas et je vous demande de laisser mon épouse tranquille ! Si elle n'a pas touché à ce plat, c'est uniquement parce qu'il n'est pas à sa convenance. Si nous venons effectivement de la campagne, nous n'avons pas pour habitude de manger avec le bétail.

- et pourtant il faudra bien qu'elle s'y fasse, la pauvre, car ici on ne sert rien d'autre.

- elle n'aura pas l'occasion de s'y faire car nous avons bien l'intention de nous en aller d'ici au plus vite...

- mais faites, cher Monsieur ! Je n'ai aucune intention de vous empêcher mais comment comptez-vous retrouver votre chemin dans cette nuit épaisse ? Il vous faudrait un couteau au moins pour la couper. Et puis n'oubliez pas les recoins et les dangers qui s'y cachent, le contrôleur du train vous avait prévenus, il me semble. Non, Monsieur, vous ne sortirez jamais d'ici ! Tout au plus vous franchirez la porte, tenterez un pas, voire deux, mais vous reviendrez aussitôt ; qui avez-vous croisé dans la ruelle en venant péniblement jusqu'ici ? Des ombres, rien que des ombres !

- et vous pensez que nous avons peur des ombres ?

- bien sûr que non ! Il n'y a que les sots qui éprouvent de telles peurs ; mais ce qui pourrait vous faire peur en revanche c'est de ne jamais atteindre l'autre bout, celui-là même par lequel vous êtes entrés ou encore de vous faire piéger dans un recoin. Avez-vous remarqué qu'il n'y a pas de chats ici et pourtant, c'est bien connu, tous les chats y voient la nuit, sauf ici : la nuit est trop épaisse pour qu'un chat puisse la traverser sans risque d'y laisser sa peau.

- partez quand bon vous semble et ne vous préoccupez pas de votre repas, je paierai la note au tavernier ; c'est un ami, vous savez, et il m'appelle dès qu'il perçoit l'ombre d'un doute : « l'ombre d'un doute », voilà qui est approprié à la situation.

- Nous attendons la venue du veilleur...

- il ne va pas tarder, je l'ai croisé en chemin...

- comment pouvez-vous savoir qu'il s'agissait de lui puisqu'il n'y a que des ombres, toutes pareilles les unes aux autres, qui circulent dehors ? Et d'ailleurs je suppose que vous en êtes une vous-mêmes...

- c'est ce que l'on devient à force de demeurer ici mais comment voulez-vous qu'il en soit autrement ; pour le veilleur c'est différent...

- en quoi est-ce différent ?

- c'est différent sinon il ne serait pas veilleur mais simplement une ombre comme nous tous...

- vous n'avez pas répondu à ma question...

- pourquoi le ferais-je ? Je vous ai promis de ne pas vous retenir mais n'attendez pas de moi que je vous aide à partir ; je vous souhaite une excellente nuit à tous les deux...

- je doute qu'elle le soit, les choses sont mal engagées mais je ne désespère pas que nous rentrions chez nous demain... »

L'inconnu finit par s'en aller, bon vent ! Mais je vois bien que Martine n'est pas rassurée, bien au contraire : son angoisse est palpable, ses mains tremblent. Jamais je ne l'ai vue en pareil état, cet inconnu n'a fait que renforcer ses peurs ; elle doit se ressaisir, reprendre confiance : tant qu'on n'a pas joué rien n'est perdu. Jouer ! Cela me fait penser au croisé face à la mort, il n'a gagné que du répit car on ne triche pas avec la mort mais ici c'est différent : peut-être que le jeu en vaut la chandelle... Mais bien sûr ! La chandelle, c'est la clé de cette histoire. Martine s'est aperçue que je m'étais mis à réfléchir, sur ce point je ne peux pas la tromper.

« - A quoi penses-tu, mon chéri ?

- je pense à ce qu'a dit cet inconnu...

- il était bien insolent mais s'il ne nous empêche pas de sortir d'ici, il ne nous y aidera pas non plus ; il a bien dit que même un chat n'y retrouverait pas son chemin.

- ce n'est pas ce à quoi je pense ! Il a dit avoir reconnu le veilleur à quelques pas d'ici dans la nuit épaisse, alors qu'on n'y voit que des ombres qu'on ne saurait distinguer...

- et alors ?

- comment a-t-il pu reconnaître le veilleur, ne pas le confondre avec une ombre pareille à toutes les autres ?

- je n'en sais rien ! Tu lui as posé la question mais il n'a pas voulu répondre...

- parce qu'il nous aurait donné la solution...

- je ne comprends pas...

- c'est pourtant simple ! S'il a reconnu le veilleur, c'est que celui-ci portait un signe distinctif qui s'aperçoit même dans la nuit la plus sombre...

- Une lanterne...

- exactement ! Un veilleur emporte toujours avec lui une lanterne qui lui permet de voir ce que les autres ne voient pas, en particulier dans les recoins...

- soit ! Et tu t'imagines que le veilleur va te confier sa lanterne...

- non ! S'il nous confie sa lanterne, il ne sera plus veilleur mais rien qu'une ombre parmi les autres.

- alors que comptes-tu faire ?

- on pourrait lui proposer un arrangement : il nous emmène jusqu'à l'entrée de la ruelle en nous éclairant de sa lampe, il conserve sa lampe et, en contrepartie, il reçoit une récompense...

- et si la récompense ne l'intéresse pas ?

- alors il faudra trouver autre chose mais cela vaut la peine d'essayer, tu ne penses pas ?

- sans doute ! Mais s'il refuse, que comptes-tu faire ? Lui voler sa lanterne ?

- Non ! Mais peut-être est-il joueur...

- je te vois venir ! Jouer la lanterne comme le croisé jouait sa vie ou du moins son sursis...

- c'est cela ! Attendons qu'il arrive et on verra bien ce qu'il en pense... »

Voici que la porte s'ouvre à nouveau et celui qui entre à présent est bien le veilleur car il porte une lanterne à sa main et à l'autre un bâton ; il se rend au bar pour, semble-t-il, y réserver une commande. Le tenancier lui adresse quelques mots en lui indiquant notre table. Le veilleur traverse la salle sans se délester de sa chandelle et de son bâton et parvient enfin jusqu'à notre table ; il est aussitôt rejoint par le tavernier qui prend la parole :

« - ce couple est arrivé tout à l'heure, comme tous les autres bien avant eux ; il ont commandé un repas et deux bières mais je m'aperçois que la dame n'a pas touché à son plat du jour. Peu importe ! Ils m'ont posé des questions sur l'endroit et d'autres choses qui s'y rapportent mais je n'ai pas été en mesure de leur répondre et tu sais très bien pourquoi. Je leur ai dit alors que tu passerais dans la soirée et qu'ils pourraient alors te poser leurs questions car ici toi seul est capable d'y répondre.

- cela dépendra des questions ! En attendant apporte-nous trois bières et mets le plat à réchauffer puisque la dame n'y a pas goûté : je le mangerai moi-même, il est inutile de jeter la nourriture. Monsieur, je m'assieds et je vous écoute...

- Monsieur le veilleur, vous savez mieux que personne ce que signifie pour nous de nous être égarés jusqu'ici ; nous n'avons pas l'intention d'y rester mais un inconnu nous a mis en garde contre la nuit épaisse et les recoins sombres en lesquels se cachent bien des dangers. Bref comment sortir de cette impasse sans la moindre lumière ?

- effectivement sans une source de lumière, cela me paraît difficile, impossible même...

- vous disposez d'une telle source de lumière puisque vous êtes veilleur, elle pend d'ailleurs à votre main...

- vous ne pensez tout de même pas que je vais vous donner ma lanterne ! Sans elle, je ne suis plus rien, une ombre indistincte parmi les autres...

- je ne vous en demande pas autant mais peut-être que vous pourriez nous emmener, mon épouse et moi, jusqu'à la sortie...
- qu'est-ce que j'aurais à y gagner ?
- une récompense que nous pouvons négocier...
- à quoi bon ! Ici personne n'a besoin de rien, nous avons tout ce qu'il nous faut, plus ne nous servirait à rien...
- il doit pourtant bien y avoir un moyen...
- sans doute mais je ne vois pas lequel...
- on pourrait jouer votre aide ! Vous jouez aux échecs ?
- cela m'arrive mais je ne suis pas un fin joueur, un amateur et même un piètre amateur...
- je ne vaudrais pas mieux mais je suis prêt à prendre le risque car nous devons sortir d'ici, c'est impératif.
- et pourquoi est-ce impératif ?
- parce que nous ne sommes pas de ce monde ; les plaisirs qui se consomment ici ne sont pas du tout à notre convenance et puis il nous faut veiller nous aussi...
- et sur quoi veillez-vous ?
- nous veillons sur l'Esprit du monde et sa lumière...
- une lumière qui cependant ne parvient pas jusqu'ici, une lumière qui ne peut pas franchir les frontières de la nuit qui s'est abattue sur ce quartier...
- et pourquoi une telle nuit s'y est-elle abattue ? Que s'est-il passé en 1969 quand tout a commencé ?
- en 1969, les faits les plus marquants sont l'alunissage de la mission Apollo 11 et le festival de Woodstock ; je ne vois pas très bien le rapport entre ces faits et la nuit qui soudainement s'est abattue sur ce quartier...

- si je comprends bien, dans cette auberge les égarés font la fête jusqu'au moment où ils ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes...

- c'est bien cela...

- et ensuite que deviennent-ils ?

- ils finissent dans la rue, ce sont les ombres que vous avez croisées en vent jusqu'ici...

- et tous ceux-là attablés au comptoir ?

- ils sont en voie de conversion, pas encore totalement des ombres mais c'est l'affaire de quelques semaines, quelques mois tout au plus...

- et ceux qui comme nous s'égareront viendront les remplacer, n'est-ce pas ?

- oui, vous avez tout compris...

- et personne n'a jamais essayé de s'enfuir de cet enfer ?

- ceux qui ont essayé ne sont pas allés bien loin, ils ont fait demi-tour et sont revenus à l'auberge... »

Martine s'était jusque-là contentée d'écouter ; elle décide enfin de s'exprimer :

« - vous n'êtes pas joueur et pourtant, même si vous perdez, on ne vous prendra jamais votre lanterne, seulement le temps de nous faire sortir d'ici...

- mais si je gagne, vous perdez tout espoir de sortir un jour d'ici...

- c'est vrai, à moins qu'il y ait une autre solution...

- laquelle ?

- je l'ignore et, croyez-moi, je le regrette !

- je vous comprends bien, chère Madame, mais qu'est-ce que je peux y faire ?

- vous-même, vous n'avez jamais songé à vous en aller ? Après tout un veilleur n'a ici aucune utilité ?

- effectivement ! Disons seulement que cela me retient de devenir une ombre à mon tour... J'ai déjà pensé à m'en aller et pour moi rien n'est plus facile mais à quoi bon ? Il y a si longtemps déjà que je suis ici et le monde extérieur m'est devenu inconnu ; vous avez peur d'être ici et moi j'ai peur de me retrouver ailleurs

- on pourrait échanger nos rôles, il vous suffit de me céder la lampe...

- et moi du coup je deviendrai une ombre comme toutes les autres... Si je reste ici, c'est comme veilleur !

- un veilleur qui ne veille sur rien d'autre que lui-même... En vous sauvant grâce à la lanterne, vous perdez tous les autres... »

J'avais laissé Martine s'exprimer librement sans intervenir, se disant que la parole pourrait peut-être la libérer ou du moins atténuer ses peurs. En les écoutant, elle et le veilleur, il réfléchissait cependant, comme porté par la chanson des Eagles. Il relève soudain la tête, regarde fixement le veilleur et prend la parole :

« - nous allons jouer ! Si vous perdez vous nous accompagnerez avec votre lanterne et votre bâton jusqu'au début de la ruelle de sorte que nous puissions quitter ce lieu maudit...

- et si je gagne ?

- si vous gagnez, nous ne perdrons pas pour autant et vous gagnerez plus que vous ne pensez...

- que voulez-vous dire ?

- ce que je viens de dire mais ne croyez pas que je vais abattre mes cartes avant même de les avoir jouées... De toute façon que vous gagniez ou que vous perdiez, pour vous cela ne changera rien sinon qu'en cas de perte vous devrez nous mener jusqu'à la sortie...

- mais je ne veux pas être responsable de votre perte...

- pourquoi accepterais-je de perdre si dans tous les cas de figure vous êtes gagnant ? Je vous ai dit que même si vous gagnez nous ne perdrons pas pour autant mais que vous y gagnerai bien plus que la

partie. Alors faites-moi confiance ! De toute manière, mon épouse et moi, nous partirons... »

Martine, qui avait suivi notre conversation, relève la tête, me regarde dans les yeux et se met à sourire :

« - toi, mon chéri, tu as compris quelque chose...

- je peux même te dire que j'ai tout compris : il suffit d'écouter la chanson...

- que veux-tu dire ?

- rien pour l'instant mais tandis que nous jouerons, écoute bien les paroles et je suis certain que tu comprendras à ton tour car cette chanson est la clé de ce mystère...

- alors, mon cher veilleur, on la joue cette partie d'échecs ?

- je demande au tavernier de me prêter un échiquier et je reviens »

Le veilleur se lève, se dirige vers le comptoir, échange quelques mots avec le tavernier et revient aussitôt avec l'échiquier entre ses mains :

« - la partie peut commencer...

- il faut d'abord tirer les couleurs au sort ! Ce sont les blancs qui commencent à moins que vous ne vouliez jouer avec les noirs...

- tirons au sort puisque c'est la règle !

- je suis chanceux ! J'ai tiré les blancs et c'est donc à moi de commencer... »

L'aubergiste, sa femme et les clients se sont rapprochés de la table et observent la scène en silence, on n'entend que la chanson des Eagles en arrière-fond. Martine, tout en observant le jeu, semble méditative. Je lance le jeu en déplaçant le pion de E2 à E4 ; le veilleur réplique par la même figure et déplace un pion noir de E7 à E5 ; ensuite je déplace ensuite un fou de F1 à C4 ; le veilleur semble vouloir mener une attaque désordonnée sur son flanc droit ; je rétorque en déplaçant sa reine de D1 à F3 ; le veilleur s'enferme dans son attaque par le flanc et se semble pas s'intéresser à ce qui se

passé dans l'axe central du plateau ; j'en profite pour déplacer sa reine de F3 en F7 occupée par le pion de l'adversaire. Martine qui a observé toutes les passes est souriante ; je relève la tête et m'adresse au veilleur :

« -échec et mat !

- en quatre coups ... je ne l'avais pas venu venir...

- parce que vous étiez concentré sur votre attaque par le flanc, vous avez négligé l'axe central du plateau... Ce coup s'appelle le coup du « berger » ; que je l'ai utilisé n'a rien de surprenant puisque je suis moi-même un berger...

- vous êtes un berger ?

- un berger de l'Etre, de la Nature, de l'Esprit et des âmes qui lui appartiennent...

-j'ai perdu ! Je vous accompagnerai donc jusqu'à la sortie...

- c'est inutile !

- vous voulez donc rester ici dans cet enfer ?

- non ! Mais, mon épouse et moi, nous ne partirons pas seuls...

- je ne comprends pas !

- c'est bien normal car vous êtes bien trop proche de ce lieu, si proche qu'il vous est devenu le plus lointain ; ne comprenez-vous pas qu'ici tout est factice ?

- que voulez-vous dire ?

- que tout ceci n'est qu'une illusion, celle dont parle la chanson qui tourne en boucle depuis notre arrivée ; je pense que mon épouse, qui a pris le temps de l'écouter, a tout compris elle aussi, alors laissons-la nous raconter... »

Martine ne semble pas surprise par ma proposition ; elle se lève et s'adresse au tavernier :

« - pourquoi ne sers-tu plus de vin depuis 1969 ?

- je n'en sais rien, c'est ainsi ! On a cessé de m'en demander et moi d'en servir

- mais tu en as encore ?

- quelques caisses à la cave, abandonnées depuis 1969 ; c'était du très bon vin et j'imagine qu'il a bien vieilli...

- alors ces caisses, avec ton épouse, vous irez les chercher et on boira ce vin tous ensemble mais il me faut d'abord éclairer ta lanterne éteinte depuis tout ce temps. Cette chanson qui passe en boucle, tu aurais dû prendre la peine de l'écouter, cela t'aurait permis de comprendre bien des choses.

- que voulez-vous dire ?

- cette chanson, sans la citer, évoque Las Vegas, une ville du Nevada perdue dans le désert de Mojave ; c'est la ville du jeu, de la luxure et de tous les vices, une ville où l'or qui coule de partout brille de mille feux sous les artifices de la lumière, comme celui dont ta femme a recouvert son corps.

- je ne peux rien lui refuser...

- toi, la femme du tavernier, enlève tout cet or dont tu couvres ton cou, tes poignets et tes mains ; crois-moi, tu te sentiras plus légère et surtout plus libre. Tu peux me confier ces bijoux et rassure-toi : je te les rendrai plus tard car l'or ne m'intéresse pas, je lui préfère la brillance des étoiles.

- je vois que les caisses de vin s'étalent à présent sur le comptoir ; tavernier tu peux les déboucher et donner ce vin à boire ç tes clients, tous tes clients ; ouvre aussi deux bouteilles de champagne et donne-les à boire aux Colitas.

- pourquoi aux Colitas ? Tu n'apprécies pas leurs fleurs ?

- ni leurs fleurs ni leur parfum qui vous envoûte et vous tient dans ce piège ; arrose les Colitas pour qu'ils fanent... Et donne à tes clients autant de vin qu'ils le souhaitent.

- j'ignore pourquoi mais ton œil lumineux et profond me dit que je dois le faire...

- à présent, veilleur, mon mari a des choses à te dire... »

Le veilleur, qui ne semble toujours pas revenu de sa défaite, relève sa tête et m'adresse un regard timide, presque humilié. Je tiens à le rassurer :

« - ne fais cette tête, veilleur, et dis-toi que tu as gagné bien plus que tu n'as perdu ; tu me dois une balade, c'était l'enjeu de la partie.

- je vous accompagne au dehors dès que vous le souhaitez, toi et ton épouse...

- as-tu remarqué que tous les clients ont déjà repris des couleurs, qu'on commence à les distinguer, c'est grâce au vin qu'ils viennent de boire mais ce n'est pas assez : ils doivent en boire encore jusqu'à ce qu'ils oublient la saveur trompeuse du champagne qu'ils ont trop bu jusqu'ici. Mais, dis-moi, as-tu pris un jour la peine d'écouter cette chanson qui tourne en boucle depuis que nous sommes là ?

- c'est ainsi tous les soirs mais je n'en perçois que la musique envoûtante ; les paroles, je les écoute à peine et de toute manière je ne les comprends pas...

- justement écoute attentivement car les paroles qui suivent sont la clé de cette nuit qui s'est abattue sur ce quartier et ne veut pas la quitter ; « coute bien ces paroles :

*« And she said
We are all just prisoners here
Of our own device
And in the master's chambers
They gathered for the feast
They stab it with their steely knives
But they just can't kill the beast
Last thing I remember
I was running for the door
I had to find the passage back to the place I was before
Relax said the nightman
We are programmed to receive
You can check out any time you like
But you can never leave »*

- je les écoute mais je ne les comprends pas, c'est de l'anglais...

- alors je vais les traduire pour toi :

« Et elle dit

Nous ne sommes tous ici que des prisonniers volontaires

De nos propres désirs matériels

Et dans les chambres des maîtres d'hôtel

Ils se réunirent pour le festin

Ils la piquent avec leurs couteaux d'acier

Mais ils ne peuvent tout simplement pas tuer la bête

La dernière chose dont je me souviens

Je courais en direction de la porte

Je devais trouver le chemin du retour vers l'endroit où j'étais avant

Reste calme me dit un gardien de nuit

Nous sommes programmés pour accueillir

Tu peux régler ta note quand tu veux

Mais tu ne pourras jamais partir »

- la chanson parle d'une chambre où festoient les maîtres d'hôtel ; ils ont choisi, dit la chanson, d'être les prisonniers de leurs désirs matériels ; ils piquent la bête avec leurs couteaux d'acier mais ils ne parviennent pas à la tuer ; la chanson dit encore que le dernier client a voulu s'enfuir mais qu'un gardien de nuit l'en a empêché car il est programmé pour accueillir : l'autre peut payer sa note quand il le souhaite mais il ne pourra jamais partir.

- c'est effectivement ce que dit cette chanson ! Le gardien est programmé pour accueillir mais en aucun cas pour laisser partir ; là-haut, ils font la fête, ils boivent du champagne mais crois-tu vraiment qu'ils ont choisi librement d'être les prisonniers de s'abandonner à ces désirs futiles et de renoncer à tout ce que la vie est en mesure de leur apporter de lumineux ?

- je l'ignore ! Je pense qu'ils ont renoncé, qu'ils se contentent de ce qui leur est sous la main, qu'ils sont trop fatigués pour se lancer à la recherche d'autre chose...

- que deviennent-ils après avoir longtemps festoyé ?

- ils se retrouvent ici, se dissolvent dans la bière et finissent dehors parmi les ombres, étant eux-mêmes devenus ombres...

- mais aussi longtemps qu'ils restent dans la chambre, ils ne savent rien de ce qui les attend ; ils pensent sans doute que leur oisiveté ne finira jamais...

- j'imagine que c'est ainsi... Alors ce voyage à travers la ruelle et sa nuit profonde, c'est pour bientôt ?

- je te propose un autre voyage et c'est la femme du tavernier qui t'accompagnera jusqu'à cette chambre dont j'ignore le chemin.

- une fois là-haut, qu'aurai-je à faire ?

- tu diras à tous ces gens de descendre, qu'un met délicat et d'une saveur improbable les y attend ; veille à ce qu'ils descendent tous. Ensuite tu briseras la lampe de cette chambre, tu en refermeras la porte avec la clé que possède la femme du tavernier et, de retour, tu me confieras cette clé.

- j'avoue ne pas bien comprendre mais je te fais confiance car tu sembles déjà connaître distinctement la suite des événements...

- n'as-tu pas compris que pour rompre ce qui semble ici un charme mais est en réalité une malédiction, il faut tuer la bête...

- je n'ai que mon bâton à t'offrir...

- ce genre de bête ne se tue pas avec un bâton ni même un fusil mais avec des mots pourvu qu'ils soient convaincants ; va et fais comme je t'ai dit... »

Le veilleur allume sa lanterne et emprunte le pas de la femme du tavernier délestée de tous bijoux ; ils s'engagent dans l'escalier qui conduit à l'étage vers la chambre mystérieuse, ce temple d'obscures réjouissances. Martine semble apaisée et a repris goût à la vie ; elle joint ses deux mains au miennes, me regarde en souriant et se met à parler avec tendresse :

« - quand ces gens vont descendre, j'imagine que tu vas leur parler ; tu n'es pas magicien, seulement berger de ce qui demeure au-delà des mots...

- ma chérie, ces mots n'ont d'importance qu'en ce qu'ils ne disent pas, ce sont des signes d'une vérité cachée et insaisissable, une vérité qui se pressent et se dévoile là où on ne l'attend pas...

- tu envisages de tuer la bête qui est en eux mais comment vas-tu t'y prendre ? Crois-tu qu'il existe un mot, un seul, qui soit plus lourd que la bête et en mesure de l'écraser ?

- les mots n'ont de poids que celui des signes, ce qui importe n'est pas ce qu'ils disent mais ce qu'ils taisent, ce qui se montre à leur insu. Ce n'est pas à moi de les convaincre mais à eux de se persuader eux-mêmes ; nous n'avons rien à y perdre puisque la partie d'échec m'a été favorable mais, en nous sauvant nous-mêmes, nous devons tout tenter pour les sauver eux aussi, les sortir de cet oubli, de ce sommeil dans lequel la bête les retient prisonniers.

- les voici qui redescendent ! Ils s'attendent à un met délicat et d'une saveur intense : qu'as-tu à leur offrir ?

- le salut dans la lumière... »

Effectivement le veilleur arrive dans la salle, suivi de la femme du tavernier et des convives de la chambre mystérieuse. Ils s'approchent de notre table et l'un d'entre eux prend la parole :

« - ainsi donc tu nous réserve un met délicat d'une saveur improbable ; quand y goûterons-nous ?

- pour l'apprécier à sa juste mesure, il vous faut d'abord boire de ce vin que semblent apprécier tous les clients ?

- du vin mais c'est le champagne qui nous donne bonne conscience...

- ce vin est bien plus précieux que vous l'imaginez ; il attend depuis 1969 dans une cave sombre qu'on le déguste enfin ; goûtez-y chers amis et vous verrez vos visages, comme tous ceux qui, se rassemblent ici se charger de couleurs : observez comme ils deviennent de plus en plus distincts...

- alors qu'on serve de ce vin en abondance et gare à toi s'il ne tient pas ses promesses...

- il les tiendra, je vous l'assure, et en y ajoutant quelque bonne parole, ce met délicat dont le veilleur vous a parlé, je suis certain que vos visages s'illumineront d'une lumière bien plus intense que celle que nous offre tous ces artifices... »

Les nouveaux arrivants se mêlent aux autres clients et consomment ce vin que leur tend le tavernier ; les visages deviennent de plus en

plus lumineux, d'une lumière qui se projette jusqu'au dehors comme si elle invitait les ombres de la rue à entrer eux aussi et à goûter ce vin qui éclaire et réchauffe les âmes éteintes. C'est alors que je demande au tavernier de faire taire cette chanson qui n'en finit pas de se répéter comme le plus profond des désespoirs. Un convive s'adresse alors au tavernier :

« - pourquoi as-tu coupé cette chanson qui nous accompagne depuis si longtemps ?

- c'est l'étranger qui me l'a demandé, je suppose qu'il a de bonnes raisons...

- de bonnes raisons ? Je m'en vais de ce pas lui poser la question... »

Le convive s'approche de notre table un verre de vin à la main et m'interpelle :

« - tu aurais, m'a dit l'aubergiste, de bonnes raisons d'arrêter la musique...

- j'ai de bonnes raisons en effet ! Cette musique vous envoûte depuis trop longtemps, c'est elle qui vous retient prisonniers de cette auberge et de l'oisiveté que vous y consommez. Regarde autour de toi, observe les ombres venues du dehors : ne vois-tu pas que le vin qu'elles partagent les rend de plus en plus distinctes. Elles sont votre miroir, le devenir de votre insouciance et de votre existence débridée qui cherche son salut dans l'oubli. J'aperçois une alliance à ton doigt : celle que tu as épousé, elle n'est pas ici à tes côtés n'est-ce pas ?

- non ! Elle est restée là-bas, je suis venu seul, me suis laissé tenter et depuis lors je suis incapable de revenir sur mes pas, de retourner dans la lumière là-bas, tout au bout de la ruelle. J'imagine que mon épouse et nos enfants m'ont oublié...

- tu l'imagines et cela t'arrange mais en réalité tu n'en sais rien ; combien de mères, d'épouses et d'enfants ont attendu le retour des prisonniers après la guerre ? Tu es un prisonnier de la bête en toi que ces lieux ont éveillée mais il te suffit d'un mot pour la faire taire à jamais...

- alors dis-moi ce mot si tu penses que là-bas les miens m'attendent encore ?

- les autres semblent t'écouter, se taire pieusement quand tu prends la parole ; puisqu'il n'y a plus de musique, leur liras-tu quelques vers bien choisis ?

- et pourquoi pas si cela peut effectivement éclairer nos lanternes depuis trop longtemps éteintes...

- alors voici les vers qu'il te faut lire...

- écoutez tous ce que l'étranger me demande de vous lire, quelques vers qui, je l'espère, vous réchaufferont le cœur et peut-être vous rendront le début d'un espoir...

« *Proche*

Et dur à saisir, le dieu.

Mais aux lieux du danger, la

Délivrance croît aussi.

Dans l'obscur séjournent

Les aigles et les fils des Alpes

S'en vont sans crainte par-dessus

L'abîme sur des ponts

Légalement bâtis.

Aussi, comme sont amassées alentour

Les cimes du temps et que les bien-aimés

Ont séjour proche, languissant

Sur les monts au plus loin séparés,

Donne une eau innocente,

Ô donne-nous des ailes, pour traverser

D'un cœur constant, et revenir.

Ainsi parlai-je, que me ravit,

Plus vite que je ne l'eusse supposé

Et si loin que jamais je n'eusse

Pensé arriver, un génie

De mon propre foyer. Brillèrent, crépusculaires,

Dans la lumière double, comme j'allais,

La forêt ombragée

Et les ruisseaux nostalgiques ;

(...) »

(Hölderlin, « Patmos »)

De la patrie- tu as très bien lu, cher ami et tous t'ont écouté avec ferveur ; regarde à présent comme leurs visages sont devenus plus lumineux encore...

- tu as raison leurs visages suffisent à éclairer cette salle...

- uniquement cette salle ?

- cela n'est déjà pas si mal, ne crois-tu pas ?

- sans doute et pourtant ce n'est pas assez ! Alors regarde attentivement à travers la vitre et dis-moi ce que tu vois...

- c'est la nuit mais l'obscurité s'est effacée ! On y voit bien mieux que tout à l'heure, le ciel est rempli d'étoiles et là-haut la pleine lune nous sourit avec bienveillance. Comment cela fut-il possible ? Es-tu un dieu ou un prophète ?

- je suis un berger, on te l'a dit probablement, et je suis étranger à cette métamorphose ; la nuit obscure dans laquelle vous viviez jusqu'à présent n'était qu'une illusion. Il vous a suffi d'ouvrir les yeux, de voir les choses telles qu'elles sont et non telles qu'on voudrait qu'elles soient. A présent, mon épouse et moi, nous pouvons partir à présent et toi aussi si tu le souhaites : je suis certain que là d'où tu viens ton épouse et vos enfants n'espèrent que toi, ne les fais pas attendre plus longtemps.

- regardez mes amis, regardez tous à travers les vitres : la rue a retrouvé ses lumières d'autrefois, nous sommes libres à présent, les ombres ont disparu sous les traits rassurants et lumineux de ceux qu'elles étaient auparavant. Veilleur, tu peux briser ta lanterne car jamais plu la nuit ne sera aussi sombre. Sortons mes amis et saluons ce ciel étoilé et cette lune hospitalière, bénissons la lumière qui nous revient de la nuit dont elle était prisonnière. Je m'en vais retrouver les miens tout là-bas dont je suis venu et chacun devrait en faire autant : n'avons-nous pas perdu assez de temps ? »

Après ces bonnes paroles l'homme ouvre la porte et disparaît dans la lumière de nuit, suivi par tous les autres ; ne demeurent à

l'intérieur que l'aubergiste et sa femme. Martine et moi sommes sur le point de nous en aller à notre tour mais je souhaite interpeller l'aubergiste et sa femme une dernière fois :

« - vous ne partez pas avec les autres ?

- nous somme d'ici et à présent que tout est rentré dans l'ordre, ma femme et moi continuerons à tenir cette auberge. Nous y servirons du vin à tout qui en demande mais depuis ce soir, je te l'assure, le champagne est désormais interdit dans cette auberge.

- mon épouse doit rendre à la tienne ses bijoux...

- ces bijoux je n'en veux plus, jamais, ne suis-je pas assez belle et lumineuse pour devoir m'en parer ? Emportez-les et confiez-les à une œuvre de votre choix, qu'après avoir semé tant de tristesse et de désespoir, ils illuminent le visage de ceux auxquels ils profiteront. Gardez-les, Madame, et faites-en bon usage...

- demain à la première heure nous nous rendrons chez un marchand d'or qui les achètera volontiers ; l'argent que nous en obtiendrons trouvera, croyez-le bien, des souffrances à soulager.

- à la bonne heure ! Revenez nous voir à l'occasion et, nous vous le promettons, plus jamais de plat du jour... Vous nous avez ouvert les yeux sur notre stupidité mais aussi sur la beauté d'un ciel étoilé et d'une lune bienveillante, comment vous remercier ?

- vous n'avez pas à nous remercier ! Nous vous seulement donné l'occasion d'ouvrir enfin vos yeux mais c'est vous-mêmes qui les avez ouverts. Souvenez-vous que la bête n'est pas morte, qu'elle sommeille au plus profond de nous tous ; aussi doit-on veiller à ce qu'elle ne sorte pas de sa propre nuit et ferme à nouveau nos yeux. A bientôt, chers amis... »

Martine et Denis franchissent enfin la porte et disparaissent dans la ruelle, guidés dans la pénombre par la lune et les étoiles ; ils arrivent bientôt à l'hôtel où les attend la chambre qu'ils avaient réservée. Avant d'aller se blottir dans les bras de Morphée et des rêves qu'elle nous inspire, ils font un détour par le bar afin de s'y restaurer car Martine n'a toujours rien avalé. J'ai emporté avec moi la lanterne du veilleur qui depuis lors ne m'a jamais quitté ; elle est là où je l'ai déposée à notre retour à la maison, sur une table basse de mon atelier et souvent je la regarde et je repense alors à cette nuit passée

dans la taverne aux ombres, je repense à cette nuit infranchissable, même par les chats, à tous ces êtres sans visage, je repense à la nuit du monde qui en 1969 s'est abattue sur ce quartier perdu dans cette ville immense et à toutes les nuits du monde qui pèsent sur nos épaules bien plus lourdement que le rocher de Sisyphe. Je repense à tout cela et je me dis souvent que la pire de toutes ces nuits est celle sur laquelle se referment nos paupières.

HÔTEL CALIFORNIA

*Sur une sombre route du désert
Un vent frais passe dans mes cheveux
La senteur tiède des colitas
S'élevant dans l'atmosphère
Devant, plus loin
J'aperçus une lumière vacillante
Ma tête devint lourde et ma vue s'obscurcit
Je dus m'arrêter pour la nuit
Elle se tenait debout dans l'encadrement de la porte
J'entendis la cloche de l'église
Et je pensais en mon for intérieur
Ça pourrait être le paradis comme ça pourrait être l'enfer
Puis elle alluma une chandelle
Et me montra le chemin
Il y avait des voix au fond du couloir
Il me sembla les entendre dire*

*Bienvenue à l'Hôtel California
Quel endroit délicieux
Quel visage ravissant
Il y a plein de place à l'Hôtel California
Tout au long de l'année
Vous pouvez en trouver ici*

*Son esprit est perverti par Tiffany
Elle a les courbes d'une Mercedes
Elle a plein de très, très beaux mecs
Qu'elle appelle ses amis
Comme ils dansent dans la cour*

*Douce sueur estivale
Certains dansent pour se souvenir
D'autres pour oublier
Alors j'ai appelé le Capitaine
Apportez-moi mon vin s'il vous plait
Il m'a répondu
Nous n'avons plus cet alcool depuis 1969
Et toujours ces voix qui m'appellent de loin
Qui te réveillent au milieu de la nuit
Juste pour les entendre dire*

(EAGLES, « Hôtel Californie », 1977)